

vailles pas; mon cher enfant! Et ce n'est pas pendant tes rares et courtes absences que tu as pu gagner de quoi payer les visites du médecin, les notes exorbitantes du pharmacien.

— C'est vrai, mère, mais je te l'ai dit, M. Durand est venu à notre secours.

— Ah! c'est un digne homme que ton patron! Chaque fois que nous avons été dans le besoin, il nous a généreusement secourus. Aussi, je serais allée souvent le remercier, si tu m'en avais pas toujours empêchée.

Adolphe devint écarlate.

— C'est que je le connais... balbutia-t-il avec embarras. Ça l'aurait gêné, ce brave homme! Il m'avait menacé de me renvoyer, si je te disais même que cet argent nous venait de lui.

— C'est égal, mon garçon, je n'aurais pas dû t'écouter, et si tu m'avais seulement donné son adresse...

— Aussi je ne te l'ai pas donnée.

— Tu n'as pas mieux fait pour cela. Je me reproche presque d'avoir accepté si froidement les bienfaits de ce généreux inconnu. Et quand je pense qu'il y a près de quatre ans que cela dure!... quatre ans que je suis toujours malade, que je suis incapable de gagner ma vie... quatre ans que je suis à ta charge!...

— Eh bien! chacun son tour, c'est trop juste, riposta Adolphe. Qu'as-tu fait toi, jusqu'à ce que j'aie atteint mes dix-huit ans? Ne m'as-tu pas élevé, nourri, choyé? N'as-tu pas payé mon apprentissage de relieur?

— Hélas! cher enfant. Que n'ai-je pu faire davantage?

— Qu'aurais-tu donc voulu faire de plus? Tu as passé pour suffire à ce labeur les jours et les nuits? tu as usé tes forces, ta santé, de sorte que si tu es clouée aujourd'hui sur ce lit de douleurs, c'est à cause de moi. Et tu crois que je puis oublier cela?